

FEUILLETON DU SAMEDI

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

DEUXIÈME PARTIE.—LES AMOURS DU CHEVALIER.

VI.—CAPITAINE.

(Suite)

Tous les bandits frissonnaient de joie. Jamais aucune de leurs nombreuses expéditions ne leur avait rapporté des résultats aussi splendides.

On examina ensuite le contenu du grand portefeuille de maroquin noir. Il renfermait des lettres de change pour des sommes immenses, à l'ordre de Van Goët, sur plusieurs négociants et banquiers israélites de plusieurs villes d'Allemagne, d'Autriche et de France.

Malheureusement, ces lettres de change étaient des non-valeurs entre les mains qui les possédaient actuellement.

Le portefeuille était, en outre, bourré de papiers et de parchemins contenant des notes relatives aux opérations multiples et aux gigantesques affaires du juif.

—Au feu !... au feu !... toutes ces paperasses !... —cria Roncevaux.

—Non pas, —répliqua Denis, — ayons-en le plus grand soin, au contraire.

—Et qu'en voulez-vous faire, lieutenant ?

—Les renvoyer à Van Goët, s'il n'est pas mort de mes deux coups de couteau, ou, tout au moins, à ses héritiers.

—A quoi bon ?

—Eh ! mon Dieu, à ce que tant de richesses ne soient pas inutilement perdues. Qui sait si, lorsque toutes les sommes représentées par ces chiffons se seront converties en or et en pierreries, quelque hasard favorable ne nous permettra pas de remettre la main dessus ? Cet espoir est vague, j'en conviens ; c'est semer au peu au hasard ; mais la semence ne nous coûte rien, et nous avons l'espoir de récolter peut-être un jour.

—Ah ! —dit Roncevaux, — je ne pensais pas à tout cela. Vous avez raison, lieutenant.

—Maintenant, fit une voix, le partage de l'or et des bijoux.

—Aujourd'hui ? répliqua Denis. Impossible.

—Pourquoi donc ?

—Parce que le partage ne doit point pas se faire en l'absence du capitaine et que vous savez aussi bien que moi que le major n'est pas là.

—Bah ! dit alors Roncevaux, le major ne reviendra pas.

—Qui sait ?

—Mais enfin, lieutenant, nous ne pouvons point attendre indéfiniment son retour...

—Sans doute. Si donc dans trois jours le capitaine n'a pas reparu, nous le considérerons comme mort ou perdu pour nous ; nous nommerons un capitaine à sa place, et les choses reprendront leur cours habituel. Mais, jusque-là, il faut que le major soit réputé simplement absent et que ses droits soient respectés.

Ceci sembla juste à tout le monde, et, par conséquent, les paroles du lieutenant ne rencontrèrent aucune opposition. Les trois jours s'écoulèrent. Nous n'avons pas besoin de dire que le major n'avait pas reparu.

Denis rassembla tous ses hommes dans la grande salle qui servait aux repas et aux orgies de la bande.

—Camarades, leur dit-il, le délai fixé par moi et accepté par vous est écoulé. Nous ne pouvons plus attendre ni espérer le retour de celui qui fut si longtemps notre digne chef, et nous devons songer à le remplacer.

—Oui... —oui... —oui... —dirent toutes les voix.

Denis poursuivit :

—La confiance de celui dont nous déclarons la disparition étrange et mystérieuse m'avait élevé au second rang dans cette troupe de braves... Trouvez-vous que si, aujourd'hui, j'espère à prendre la première place, mon ambition soit trop grande?... En un mot, voulez-vous de moi pour capitaine ? Votre acceptation sera pour moi un honneur que je saurai reconnaître et mériter. Si, au contraire vos regards s'arrêtent sur quelque autre qui vous semblera plus digne et plus capable, je me soumettrai sans un murmure à votre décision, et je fais d'avance serment d'obéir à celui que vous aurez choisi !...

Ces quelques paroles, simples et courtes, produisirent le meilleur effet sur les chevaliers du poignard.

Depuis longtemps ils reconnaissaient à Denis une intelligence su-

périeure à celle du major lui-même, et leur confiance en lui était absolue.

Ce fut donc avec l'unanimité la plus flatteuse que tous s'écrièrent à la fois :

—Oui, —oui, —nous le voulons, —soyez notre capitaine !

Denis remercia comme il convenait. Puis, séance tenante, usant de son droit de capitaine, il nomma Roncevaux lieutenant.

Le partage des cent soixante mille livres en or fut fait immédiatement après.

Quant aux pierreries, un homme de la bande alla les proposer à un juif de Strasbourg, lequel servait parfois de recéleur et d'acheteur aux gentilshommes de grand chemin.

Ce juif, estimant ces pierres précieuses à une valeur de plus d'un million, en offrit incontinent cent mille francs, offre qui fut acceptée.

On voit que l'expédition à l'auberge du *Faucon blanc* avait rapporté aux onze bandits un chiffre assez rond de deux cent soixante mille livres. Denis Poulailler débutait bien dans ses fonctions de capitaine.

Laissons s'écouler un laps de temps que nous ne saurions déterminer d'une façon parfaitement exacte, mais qui n'était ni de plus d'un an, ni de moins de six mois.

Transportons-nous à quinze lieues environ de Falkenhorst, sur le point le plus élevé de la plus haute montagne d'Elster.

C'était vers la fin du mois de juillet, et à une chaude journée d'été succédait une soirée magnifique.

Depuis le sommet du mont Elster, une perspective vraiment magique s'offrait aux regards éblouis. À l'occident, dans un ciel de feu, le soleil se couchait derrière des nuages embrasés, enflammant de rougeâtres vapeurs les perspectives infinies d'un paysage de vingt lieues d'étendue.

Dans ce panorama splendide, les villes et les bourgades semblaient des points blancs à peine distincts ; les collines et les vallées ne se distinguaient que comme des taches un peu plus sombres, les rivières étincelaient ainsi que des ruisseaux d'argent fondu.

De l'autre côté de la montagne, tout était plongé, au contraire, dans les ténèbres transparentes du crépuscule naissant. En face, la grand-route, toute miroitante de poussière, gravissait lentement et par des rampes escarpées les flancs du mont Elster, et se dessinait à la manière d'un long ruban blanc, vingt fois replié, sur les pentes rocheuses et moussues. En arrière, cette même route, redescendant dans les vallées pour gagner le pays plat côtoyait des précipices noyés dans l'ombre, et disparaissait complètement sous les rameaux touffus d'une sombre et luxuriante végétation.

Rien de plus radieux, de plus animé, de plus vivant que l'un des deux aspects.

Rien de plus triste, de plus morne, et nous dirons presque de plus lugubre que le second.

C'est que, d'un côté, le soleil, ce grand artiste, prodiguait encore les trésors de sa palette féerique, tandis que, de l'autre, il cédait la place à ce douteux clair-obscur dont le divin Rembrandt seul a su tirer des effets si prodigieux.

Le sommet de la montagne, couronnée de sapins centenaires, aux longs bras d'un vert presque noir, offrait un plateau de quelques centaines de pas d'étendue, sur lequel passait la route.

C'était un lieu d'arrêt et de repos entre les fatigues de la montée et celles de la descente.

VII.—LES CHASSEURS ET LES JEUNES FILLES.

Sur ce plateau, au moment où nous venons d'y conduire nos lecteurs, un homme se tenait debout, dans la partie la plus rapprochée de ce versant splendidement éclairé, que nous décrivions il n'y a qu'un instant.

Cet homme, qui pouvait avoir de vingt à vingt-cinq ans tout au plus, offrait des traits charmants et le teint d'une femme sous des cheveux noirs, abondants, lustrés comme de la soie, et bouclés naturellement.

Une toilette d'une élégance merveilleuse et d'un goût exquis ajoutait encore à la grâce naturelle de la tournure la plus aristocratique qu'il fût possible de se figurer.

Cette toilette consistait en une veste en gros de Naples blanc, brodée en argent ; en un habit de chasse de drap vert, d'une finesse exquise, rehaussée de broderies d'or formant des feuillages entrelacés et d'une délicatesse infinie ; et en une culotte de soie, sur laquelle s'ajustaient des guêtres blanches, de peau de chamois, montant jusqu'un peu au-dessus du genou et agrafées avec des boucles d'argent.

Joignez à cela un petit chapeau lampion en feutre noir, galonné en or et posé sur l'oreille droite ; un jabot et des manchettes des plus belles dentelles de Malines, et vous aurez une idée à peu près complète du costume de ce séduisant inconnu.

Un grand chien épagneul, blanc et roux, se tenait couché à ses pieds sur le gazon.